



présente

Commune Animale

Sur le rebord du monde

un film documentaire écrit par

Hervé Drézen

Z'AZIMUT FILMS ■ 245 Grande rue de la Guillotière 69007 LYON

Tél : 04 78 72 11 85 ■ Mail : dunz@orange.fr

Contact : *Nicole Zeizig*

Sommaire

SYNOPSIS.....	4
MA CHERIE.....	5
NOTE D'INTENTION.....	7
NOTE DE REALISATION	10
<i>LE PAYSAGE ET LE MONDE SAUVAGE</i>	<i>10</i>
<i>DES PASSEURS</i>	<i>10</i>
<i>DES LIEUX.....</i>	<i>12</i>
<i>L'IMAGE.....</i>	<i>15</i>
<i>LE SON</i>	<i>15</i>
CV HERVE DREZEN	16
PRESENTATION Z'AIMUT FILMS	17



« Lorsqu'il cherche à voir au loin l'Homme plisse les yeux alors qu'il suffit de les ouvrir ! Quel avenir a-t-il ? Comment faire alors, lorsqu'il s'agira d'observer un objet de dimensions supérieures ! Si cette infinité dépasse le cadre de sa vision, c'est bien la vision qu'il faut élargir. »

Jacques Blondel¹, L'archipel de la vie : essai sur la diversité biologique et éthique de sa pratique, 2012

Synopsis

Le temps d'un film, vivre sur le rebord du monde, ressentir ses transformations, et tenter de peindre Penmarc'h aujourd'hui...

Je voudrais embarquer le spectateur dans une balade sentimentale, qui l'amène à ÉPROUVER quelque chose de la fragilité d'un monde, de MON monde.



Ma chérie,

Je suis un peu vanné, je rentre tout juste d'une grande balade. J'aurais tellement aimé que tu sois à mes côtés...

Je suis parti à 13 heures mais il faisait quasiment nuit, les lumières dans les maisons de Kervellec étaient toutes allumées !

Il pleuvait, il faisait froid, j'ai baissé la tête, rentré le cou dans mon blouson et pressé le pas. À la lisière du marais, le vent était fou, les roseaux courbés, les arbres secoués.

Tu sais que j'adore ces moments-là, quand les conditions climatiques clouent tout le monde à l'intérieur. J'étais seul au monde, avec pour seuls compagnons les goélands portés par le vent qui passaient au dessus de moi comme des fusées.

Le vent soufflait si fort que je n'entendais rien. La pluie était si froide que j'avais du mal à regarder devant moi. Je me suis même demandé si je n'allais pas faire demi-tour, mais la lumière à l'ouest m'a semblé une promesse d'accalmie.

J'ai passé le marais, gravi la dune, et j'ai compris pourquoi j'étais venu là. Un spectacle de malade : La mer était agitée d'un clapot court et sec, produisant de petites gerbes d'écume comme autant de points blancs et lumineux. L'eau était si verte, si claire que je voyais le goémon sombre se détacher sur le fond. Un mélange de gris multiples, de verts soutenus, de blanc brillant et de taches noires : un tableau indescriptible, envoutant, presque inquiétant.

D'ailleurs, j'ai été tellement happé que je ne saurais pas te dire s'il pleuvait encore !

J'ai continué face à l'éclaircie qui se rapprochait, Kerity en ligne de mire.

Les perspectives ne cessaient d'évoluer à mesure que la luminosité gagnait du terrain. D'un coup le soleil a jailli, éblouissant, mon ombre s'est étirée sur les ganivelles, clignotant telle une image stroboscopique.

Tu sais, ce sont ces moments où tous les éléments se conjuguent pour jouer avec la lumière. Tout est humide, coloré, mouvementé, tranché. Les contrastes exacerbés révèlent chaque détail du paysage. Du bonheur à l'état pur.

Quand je suis arrivé sur le port de Kerity, les bateaux chahutaient : chaque bout, chaque drisse, le bois, le métal, le plastique, dansaient au vent. J'étais aux premières loges d'un concert unique de matières qui s'entrechoquaient...

Et tu sais quoi, comme d'habitude j'ai croisé Loiss Brun, seule âme qui vive sur le port. Il est comme moi, toujours dehors !

Il m'a payé un café au Doris. Il m'a annoncé qu'il avait trouvé un embarquement. Enfin, tu le connais, ce n'est pas encore très sûr, il a rendez-vous ce soir avec le type. J'espère que ça va le faire car ça fait longtemps qu'il cherche. Il n'y a plus beaucoup de bateaux et les places sont chères : ceux qui ont du boulot s'y accrochent...

Un peu réchauffé, à peine séché, j'ai poursuivi en direction du phare. Le vent était toujours aussi fort. J'ai lutté pour pousser jusqu'au port de St-Pierre. Le sel se déposait sur mes lèvres, j'avais le goût de la tempête dans la bouche, ce goût que j'adore sentir sur tes lèvres lorsqu'on marche ensemble.

La balade et l'effort m'ont vidé la tête. Mon esprit était libre. J'ai rêvé de pouvoir rendre toutes ces sensations dans un film, de relier ce décor aux émotions qu'il suscite en moi...

J'ai atterri chez Cathy à St-Gué. C'était l'heure des cartes. Ton père y était. Comme d'habitude il s'engueulait avec les autres joueurs. Mr René (il te salue) en remettait une couche à chaque fois, puis le calme revenait, et ça recommençait... C'était drôle !

À la fin de la partie, ton père est venu discuter avec moi. Apparemment, l'armement La Houle risque de partir au Guilvinec et comme c'est le plus gros tonnage débarqué à St Gué, ça mettrait l'activité de la criée et des magasins de marée en grand danger. Il est catégorique, ce n'est plus qu'une question de mois.

J'étais sur le cul. Je savais bien que la situation était merdique mais je n'imaginais pas que la fin était si proche. Pourtant que je sais depuis longtemps que ce modèle de pêche industrielle est voué à l'échec. Le système nous a précipité à la perte.

Tout va disparaître comme ça, sans crise apparente... J'enrage.

J'ai peur aussi. Ça va laisser un grand nombre de gens sur le carreau. Des gens qu'on connaît bien...

Penmarc'h risque de beaucoup changer. Ton père rigolait jaune en évoquant le salut qu'on nous promet, le devenir touristique de la commune. Bref c'est pas joli joli.

En rentrant par les marais, je n'arrêtais pas de repenser à cette phrase. Le port est mort.

Il faudrait que je fasse quelque chose. Un peu plus tôt j'avais envie d'images et de sons pour dire la beauté du monde, et là je me dis qu'il faut témoigner, rendre compte de ce qui est appelé à disparaître. Les deux envies sont intimement reliées en moi !

C'est troublant, cette lettre commençait par un bonheur immense qu'il me fallait partager avec toi, et je termine avec beaucoup de noirceur.

Un drôle d'après-midi bousculé par les éléments et les événements.

Tu te moques toujours de moi parce que je peux pas me détacher de Penmarc'h. Mais oui, je fais ma bernique sur mon caillou. Je vais assumer.

Je suis impuissant à changer la face du monde, mais ce que je peux faire c'est regarder et montrer aux autres.

Je vais me battre avec mes armes à moi, celles du cinéma, avec des images et du son.

J'y crois !

Ton homme.

Note d'intention

Ma famille vit à Penmarc'h, sur la pointe sud du Finistère, depuis plus de cinq générations : une lignée de marins-agriculteurs, d'employés de conserveries, de catholiques et de communistes, tous très attachés à leur terre, leurs coutumes et leur mode de vie.

Mon histoire est liée à une terre aplatie par les vents d'ouest et taillée par la houle de l'Atlantique.

Ma famille m'a pourtant poussé à m'éloigner de la mer.

Conscients des difficultés croissantes du secteur de la pêche au début des années 90, et portés par l'idée d'ascension sociale, mes parents ont tout fait pour que j'acquière les meilleures bases scolaires et que je gagne en mobilité. Pour me faire peur et pour me pousser, ma mère me répétait sans cesse que si je ne travaillais pas à l'école, je finirais marin-pêcheur. Étrangement, alors que ce métier faisait vivre toute la communauté, il était souvent utilisé comme le repoussoir, l'injonction à faire mieux, à fuir ce métier de galérien et peut-être à fuir Penmarc'h.

Alors, pour satisfaire l'espoir que mes parents avaient mis en moi, j'ai travaillé à l'école et j'ai opté pour un métier de raison, dessinateur industriel puis technicien qualité. Je suis devenu un jeune cadre dynamique parisien. Je tenais ma mobilité sociale !

J'ai vite déchanté. Professionnellement, j'ai participé à l'individualisation des préoccupations, à la mise en concurrence des salariés, à la destruction de la communauté des travailleurs... Toujours, j'améliorais la productivité à court terme, aux dépens de la qualité et du souci des Hommes. Dans la sphère privée, j'avais l'impression que mon espace vital rétrécissait, que mon rythme de vie s'accélérait, que je perdais mes repères, mon identité. C'est là, à plus de 650 km du rebord du monde que j'ai commencé à prendre conscience de l'importance qu'avaient pour moi le vent, les lumières changeantes, le rythme des marées... tout ce qui fait ce lien indéfinissable à un mode de vie, à une manière de percevoir le monde.

Un grave accident de voiture le 11 août 2001, m'a fait prendre un autre chemin. J'ai commencé à réfléchir à ce que je vivais, à pourquoi j'en étais là et à ce que je voulais vraiment. Mon cheminement personnel m'a fait découvrir le cinéma et les œuvres de Van der Keuken, de Pollet, Marker, Gheerbrant, Comolli, Kramer, Watkins, Cavalier, Rouch... J'ai quitté mon travail et j'ai tout fait pour m'élancer sur leurs traces.

Johan van der Keuken, écrivait à propos d'Amsterdam, sa ville : " J'ai su qu'il me fallait précisément filmer à Amsterdam ce monde qui tourne en une ronde folle, pour essayer de transposer, ici précisément, l'inconnu dans le familier. En effet si je ne suis pas ici un citoyen du monde, je ne le serai nulle part ailleurs ".

Ces quelques lignes traduisent parfaitement ce que je vise en filmant ce que je connais le mieux : Penmarc'h. Parce que j'en ai exploré les moindres recoins à quatre pattes, à vélo, et qu'ensuite, jeune homme, j'y ai usé différentes tenues de travail (agent de criée, employé communal ou de conserverie, serveur de PMU) j'ai une très bonne connaissance de ce terrain ainsi qu'une complicité forte avec les hommes et femmes qui y vivent.

Pour moi filmer Penmarc'h, c'est m'ouvrir sur le monde.

On l'aura compris, je veux faire ce film comme je ferai un film d'amour. Un film traversé par des sentiments forts : la joie, la colère, la peur...

Une invitation à un voyage tout en émotions, qui laisse sa place à la contemplation, au grandiose, mais un parcours qui nous conduit également à la rencontre des gens qui pour moi incarnent l'âme ce pays.

Je voudrais embarquer le spectateur dans une balade sentimentale, qui l'amène à ÉPROUVER quelque chose de la fragilité d'un monde, de MON monde.

Partir d'une vision de carte postale, jolie mais attendue, et peu à peu révéler une réalité plus contrastée, plus sombre, plus inquiétante.

Au final, tout parle d'un risque d'engloutissement, au sens propre comme au sens figuré, de la fragilité du cordon dunaire comme de la fragilité des hommes...



À Penmarc'h, la mer est partout. Géographiquement et économiquement.

Penmarc'h est une presqu'île. Un plat pays qui culmine à 11 mètres d'altitude et qui baigne dans l'eau : présence de marais, assauts répétés des tempêtes qui menacent de submerger le village.

Penmarc'h a bâti sa richesse autour de la mer.

Mais les Penmarchais payent aujourd'hui les excès des années 80. À cette époque tous les acteurs du secteur se sont engouffrés dans la voie d'une pêche intensive. La Commission européenne, l'État français, les banques, les coopératives de marins, tout le monde a poussé à l'augmentation de la capacité de pêche. De nombreux bateaux ont été construits. Le progrès technique battait son plein pour améliorer l'efficacité de l'outil de travail et l'enrichissement de la communauté. Si quelques-uns sentaient le danger arriver, la majorité s'est jetée tête la première dans l'engrenage de la surexploitation.

Les années 90 ont marqué une baisse visible de la ressource ainsi que la baisse des cours. Dans le même temps, les dévaluations monétaires ont compromis l'export sur le marché européen. De nombreux patrons pêcheurs ont alors commencé à connaître des difficultés de remboursement de leurs prêts. Résultat, une crise de liquidités. Le système s'est trouvé sur le bord d'exploser.

Depuis, de multiples politiques de rattrapage se sont succédées : plans de sortie de flotte et gestion drastique de la ressource. Les conséquences ont été catastrophiques, tant pour les marins que pour les terriens, car un emploi en mer génère près de quatre emplois à terre.

Je vais filmer cette omniprésence de la mer. Tout ce que je filme s'y rapporte.

Les images de la côte, des dunes, des marais, du port, l'activité économique à la criée ou dans les conserveries, les paroles qui s'échangent au bistrot, nous ramènent inéluctablement à ce qui constitue depuis toujours le cœur battant de Penmarc'h.

Mais mon point de vue reste celui d'un terrien. Je suis de la presqu'île et c'est de là que je regarde.

En laissant au spectateur le temps de l'immersion, le temps du rêve, ce film est l'expérimentation visuelle et sonore de cette tête de proue soumise aux assauts de l'Atlantique nord.

Baigné d'une incroyable lumière, c'est vivre le monde comme monde, dans un lieu où le travail et le temps libre sont astreints aux conditions météorologiques, où la nature décide des arrivées de poissons, des touristes, des travaux d'entretien. C'est se laisser embarquer dans la volonté de ces habitants de rester vivre sur ce territoire.

En arpentant les chemins, les dunes, les plages, les marais, les ruisseaux avec les habitants, les travailleurs, nous nous laisserons entraîner par cette force qui emporte dans un même mouvement quotidien l'insignifiant et le grandiose.

Ainsi, le film affirmera mon appartenance à ce cinéma qui ne craint ni l'amour de l'image, ni celui du plan, ni le plaisir de filmer un paysage, un homme et les gestes qu'il accomplit dans son travail.

Un cinéma où l'évocation et la poésie prennent le pas sur la démonstration.

Note de réalisation

Je fais donc un film comme une pérégrination sur un territoire que je connais PAR CŒUR. Un voyage balisé par des repères. Des points de passage et des abris.

Un cheminement et un film que je dessine à hauteur d'hommes.

Je vais, à pied, question de rythme, à travers champs, par delà les ruisseaux, sur les plages et les ports, dans les marais, en m'extasiant des lumières diaboliques, de la fureur du vent et de la puissance des vagues.

Je vais, et je partage des émotions avec d'autres, des marins, un barman fou, un peintre, un cantonnier-guetteur...

Je travaille la nuance et le contraste à la manière d'un peintre.

LE PAYSAGE ET LE MONDE SAUVAGE

C'est l'espace poétique du film. C'est le rebord d'un monde à la frontière entre la terre et la mer qui agence de manière évocatrice et poétique, les formes, les mouvements, les textures de la nature avec les êtres et les choses qui l'habitent.

Je prêterai une attention particulière à la topographie du territoire pour en extraire les caractéristiques organiques (par exemple, traverser des zones d'herbes hautes en les filmant comme un pelage...).

Je chercherai à faire de la caméra l'œil des dunes, des rochers...

L'objectif que je souhaiterais atteindre à la fin du film serait d'avoir permis au spectateur d'assister à la composition du portrait-paysage de Penmarc'h. De la forme à la couleur en passant par l'intensité et le rythme, c'est l'acte de peindre qui me guidera dans ce besoin de tableaux naturels qui habite beaucoup de Penmarçais.

Je poursuivrai mon exploration du monde sauvage à hauteur de crabes et de vers. Sur l'estran, j'observerai la lutte pour la survie qui se joue à mes pieds. Je filmerai cet espace fragile fait de paysages mystérieux où des forces naturelles d'une autre échelle sont en action. L'estran est le lieu d'un affrontement permanent entre les espèces, mais c'est aussi une incroyable source de vie entre la terre et la mer.

En fait, il y aura tout un bestiaire composé de goélands, de mouches, de puces de sable, qui viendront percuter la communauté des humains au montage. Tout ceci n'a de sens que s'il est mis en réseau et en correspondance avec l'histoire des hommes et femmes qui vivent ce territoire. Tous unis, dans un écosystème fragile.

DES PASSEURS

J'ai choisi de cheminer aux côtés de deux personnages forts, aux personnalités très contrastées.

Chacun d'entre eux me permet de travailler la question de la fragilité sous un angle singulier.

Jacques le guetteur pense au quotidien les plaies laissées par les éléments, et pense un développement durable pour le territoire ;

Alain nous ouvre à la fragilité des hommes puisque tôt ou tard tous les tourments du monde viennent s'échouer dans son bar.

Au delà de ce qu'ils incarnent, ces deux-là sont de véritables passeurs à mes yeux : par eux, des portes s'ouvrent, des humanités se révèlent. Avec eux, nous ferons inévitablement d'autres rencontres !

Je souhaite recueillir la parole en la captant dans l'action, sans passer par l'interview. La complicité que j'ai nouée avec mes personnages les amènera certainement à s'adresser directement à moi dans un dialogue naturel.

J'assumerai pleinement cette position de personnage hors champ.

Jacques, le guetteur

Je connais ce gars-là depuis tout gamin. C'était mon entraîneur de foot. Il a fait partie de la « grande équipe » des années 75-78 et il a failli passer pro à Rennes, mais il a fait le choix de rester à Penmarc'h plutôt que celui d'une possible notoriété ailleurs.

Aujourd'hui, il travaille aux services techniques de la commune, comme responsable de la voirie et de l'environnement.

Son bureau est au centre des événements naturels perturbateurs qui se produisent sur la commune. Régulièrement assailli par de violentes tempêtes, Penmarc'h doit en permanence lutter contre le risque de submersion. Le service intervient notamment en protégeant les dunes et en facilitant l'écoulement des eaux de pluie.

Son bureau, c'est également le lieu où se concentrent les décisions du conseil municipal, les délibérations de la communauté de communes et la politique du Conservatoire du littoral.

Quotidiennement, Jacques arpente le territoire, note, relève les dégradations, et intervient pour réparer et protéger.

Avec lui, j'ai réappris à regarder le territoire de mon enfance. Il connaît le nom de chaque cours d'eau, de chaque chemin, de chaque pierre, il est sensible aux rythmes de la nature, il est attentif à l'interaction des forces, vent, marée, houle, pouvant altérer l'intégrité du territoire.

Amoureux des lumières, attentif aux marées et au cycle des dépressions, il vit dehors et à besoin de cette connexion avec les éléments. Il met son sens animal au service de la communauté.

Toujours aux aguets, il veille...

Avec lui, je vivrai les imbrications mouvantes de la terre et de la mer.

Cette nécessité de connexion à son environnement, exacerbée chez Jacques, est une caractéristique assez largement répandue chez les Penmarchais...

Alain, le barman peintre

Alain est barman au Doris.

Imaginer franchir cette porte était impensable pour l'adolescent que j'étais.

Cet établissement faisait l'objet d'histoires toutes plus folles les unes que les autres. C'est un endroit où l'on peut monter sur une table à 10h du matin, dans un bar bondé et survolté, baisser son pantalon et montrer ses fesses en hurlant sans que personne ne prête attention à vous.

Et puis bien sûr, j'ai fini par passer le seuil. La première fois... J'ai été happé, addict au premier shoot, comme beaucoup avant moi. Cette première cuite au Doris m'a ouvert une possibilité de laisser libre cours à ma sauvagerie. Le réveil a été douloureux, mais la puissance hystérique de la nuit le justifiait amplement.

Le Doris est le lieu de tous les excès. J'y ai bossé trois saisons et je sais que cela vous laisse sur les rotules.

Alain travaille là depuis 20 ans.

Ses vingt saisons l'on épuisé et l'on fait glisser vers l'alcool et la drogue. Aujourd'hui, à 41 ans, son corps et son esprit payent l'addiction, il cumule les mariages, les cures de désintox et les crises d'épilepsie.

Sous des dehors de grande gueule désinvolte, Alain est un personnage sensible et fragile, un écorché vif. C'est ce qui m'a tout de suite plu chez lui.

D'ailleurs, cette facette de sa personnalité a trouvé un exutoire. Alain peint !

J'ai tout de suite aimé sa peinture, la sincérité de son geste, je m'y suis reconnu, elle me parle et me touche car elle me raconte Penmarc'h.

Il peint les paysages, l'expression de sa relation viscérale aux éléments, mais aussi des scènes de vie, les gens qu'il côtoie au travail... Colère, amour, frustration, des sentiments jetés sur la toile.

Avec Alain, j'approcherai la terreur de la couleur et du mouvement. Je me déplacerai sur la commune grâce à ses tableaux.

Je le filmerai à la tâche et j'irai filmer ce qu'il peint. À coups de traits, de mouvements et de couleurs, c'est Penmarc'h qui se peindra sous nos yeux.

Il réalisera des toiles spécifiquement pour le film. Ce dispositif nous permettra d'organiser ensemble une trajectoire, et pour moi de jouer sur une mise en abîme, faite d'aller-retour entre la représentation et le réel, entre un monde intérieur chargé d'émotions et une réalité sociale parfois agitée.

<http://www.pinterest.com/hdrezen/alain-le-gall/>

DES LIEUX

Le paysage que je veux dessiner est aussi un paysage humain. Je fais donc des escales, je choisis des points d'ancrage d'où je pars et où je reviens régulièrement, des lieux de brassage et de circulation.

La criée, c'est le lieu du travail, un centre névralgique qui cristallise les tensions entre la terre et la mer et toute la fragilité d'un système économique

Les bars, c'est le lieu du relâchement, où les hommes viennent régulièrement échanger entre eux, exprimer leurs inquiétudes, ouvrir les vannes...

La criée, un sas entre mer et terre

C'est à terre, à quai, mais il n'y est question que de mer.

La criée c'est la gare de triage des ressources. Le poisson y est lavé, conditionné, acheté, vendu et expédié vers des horizons lointains.

Les professions s'y croisent, les informations s'y échangent. On y fait l'état des lieux de la ressource : diversité, quantité et qualité des pêches.

Ici le travail se confronte directement aux marchés financiers. Chaque jour, le cours du poisson se négocie en fonction de l'offre et de la demande, et le cours du gasoil fluctue. Le revenu des pêcheurs est totalement soumis à cette combinaison dont ils ne maîtrisent rien.

Je veux filmer cet espace très graphique, aux couleurs vives, où ça frotte, où les tensions s'expriment. Hall ultra sonore, ambiance détremmée, courants d'air et ballet incessant de fenwicks, ça grouille dans tous les sens, 24h/24, des aubes pastels aux crépuscules incandescents...

C'est beau et ça pue !



J'irai chercher jusque dans les conserveries des images du travail : les gestes, les traces d'un savoir-faire qui s'est jusque là transmis de génération en génération.

Car à travers cette scène économique, c'est bien l'humanité que je cherche à dévoiler. Je ne documente pas le fonctionnement du système, je regarde la façon dont il impacte la vie de ceux qui tentent désespérément de continuer à vivre de leur travail.

La criée, c'est aussi la possibilité de voyager dans le temps, d'évoquer un faste révolu, le présent qui tourne au ralenti et un futur largement hypothéqué.

Le Doris, un lieu haut en couleurs

Le Doris est une institution à Penmarc'h. Ouvert depuis 80 ans, 365 jours par an, de 8h30 à 1h du matin. Lieu de débauche nocturne, c'est aussi un lieu de rencontres et de passage ; un melting pot générationnel, où les petits enfants croisent leurs grands-parents ; un brassage socio-professionnel où les gens de télé côtoient les marins, les artisans, les sans emplois, les présidents de multinationales.

En fonction de l'heure de la journée ce sont des ambiances sonores différentes qui résonnent dans ces murs, apaisées où survoltées.

Le Doris c'est tout à la fois une lumière dans la nuit, une porte ouverte, un zoo, un saloon, un PMU, un tabac, un resto, un endroit où l'on vient boire 3 jours d'affilée ou bien l'endroit où l'on vient prendre un pot après un enterrement.

On y rit, crie, pleure, aime, baise, frappe, parle, joue... Personnellement, j'y ai ingurgité des litres d'alcool, je m'y suis battu, j'ai dragué, dormi, vomi, je m'y suis fait braqué au fusil de chasse, j'y ai rencontré ma femme et puis comme beaucoup, j'ai fini par lâcher. Question de survie.

Par vagues, les générations y défilent sous le regard d'Emma, la patronne de 80 ans et tante d'Alain. Avant elle, sa grand-mère et sa mère ont tenu l'établissement. Emma et sa fille ont voué leur vie à ce bar, elles incarnent une autre époque, un autre temps du commerce et de la relation au travail. Leurs valeurs sont souvent sources de conflit avec la nature excessive d'Alain.

Si aujourd'hui mon film me ramène au Doris, c'est parce que c'est un magnifique lieu de cinéma, le décor est parfait, les personnages incroyables, les récits biscornus et fabuleux. À la fois espace graphique et émouvant, c'est un lieu où se croisent les histoires et ceux qui les racontent. Ici, tout se sait, tout se dit.

C'est un point de départ idéal pour partir en voyage.

Chez Cathy

Ce bar est l'endroit idéal pour rencontrer des marins. La patronne réussit le tour de force de mélanger ses habitués avec les gens de passage.

Comme il est très proche du port, je peux y passer plusieurs fois par jour pour faire une pause. Les gens m'y remarquent, s'interrogent sur ma présence quotidienne et petit à petit m'adressent la parole. J'écoute les conversations, je prends la température de l'ambiance sur le port, je perçois les inquiétudes et les sources d'espoirs. Souvent j'y entends parler d'Europe, de vente de bateau, de départ à la retraite, de prix de retrait, de désintérêt de la municipalité pour la pêche et le village de Saint-Gué.

Ainsi, dans le film, le bar devient le cadre où se croisent à la fois mes personnages et mes questionnements sur la pêche et sur le devenir de Penmarc'h.



L'IMAGE

La plupart du temps, je privilégierai un tournage en plans séquences.

Par ma présence répétée avec ou sans caméra, je crée les conditions de la rencontre et de la discussion. Je prends mon temps pour rencontrer les gens, en gagnant mon droit d'être là car j'y suis par tous les temps. J'établis petit à petit un rapport de confiance avec les gars du port. Ils découvrent que c'est l'état de santé de leur métier qui m'intéresse et plus largement les conséquences de sa disparition sur la communauté.

De singularité en singularité, j'interrogerai cette identité en tentant de la restituer dans sa vérité fragmentaire et contradictoire.

LE SON

La bande son est un élément très important qui donnera du relief au film. Si je peux écrire que par instant la puissance de la mer nous donne l'impression d'être face à une bête sauvage rugissante, c'est bien sûr parce que je peux le filmer, mais je n'en restituerais que peu de chose si je ne la donne pas à entendre. Du calme à la violence des éléments naturels, la palette des sons sera large pour travailler les envies de confrontation force/fragilité qui me portent.

Hervé Drézen

29 rue Vaneau
35000 Rennes

36 ans
06 61 81 68 06
hervedrezen@gmail.com

Auteur-Réalisateur
Technicien audiovisuel

Parcours Professionnel

Auteur Réalisateur :

- **2005** : Souriez ! (smile !) - Atelier Varan
- **2007** : Wayuu – Ancla2 (Diffusion télé au Venezuela)
- **2009-2011** : Réalisation de courts-métrages documentaires sur la commune de Penmarc'h
- **2011** : Entre Nous (prix spécial du jury, catégorie Film ton travail du festival Filmer le travail – Diffusion TV-Rennes)

Co-écriture, montage, prise de son, assistant sur plusieurs films documentaires :

- **2012-2013** : "Derrière les mots " - Henri Huchon - Les films de l'autre côté
- **2012-2013** : "PSA, ou quand l'essieu nous lâche... " - Bertrand Soriot
- **2011-2012** : "Rakiiré, une plaisanterie africaine " - Emilien Bernard - Soul Kino - Diffusion TV-Rennes

Autre :

- **Avril 2009 – Septembre 2012** : Technicien audiovisuel à TV-Rennes 35
- **Octobre 1999 – septembre 2006** : Chef de projet « gestion des risques pour la recherche et le design » chez PSA Peugeot – Citroën

Formations

- Ecriture documentaire : Dramaturgie et documentaire, Film en Bretagne
- Licence pro convergence internet et audiovisuel numérique
- Formation professionnelle à la réalisation de films documentaires aux ateliers Varan
- Formation post-BTS « qualité 2010 »
- BTS conception de produits industriels

Divers

- Permis B, juin 1995
- Langues : français, anglais, espagnol
- Organisation et animation d'ateliers de création documentaire (Venezuela – Mali - Finistère)